

SYNERGIES ALGÉRIE : UN ESSAI MAGNIFIQUEMENT TRANSFORMÉ

LA RÉDACTION

Avec onze numéros déjà publiés en un peu plus de deux années, *Synergies Algérie*, publication de l'Ecole Doctorale Algérienne de Français (EDAF) prend indiscutablement la tête de toutes les revues du GERFLINT pour le nombre de livraisons. Mais la qualité du travail fourni par les mille chercheurs de l'EDAF est également une évidence remarquable de ce numéro. Dans les lignes qui suivent, nous prenons la revue à mi-parcours en reproduisant dans les lignes qui suivent les termes mêmes de la Préface du septième numéro.

Ce texte, en effet, montre dans quel esprit et avec quelle méthode, l'équipe de rédaction, dirigée par le Professeur Saddek Aouadi de l'Université de Annaba, a assumé cette lourde charge dont les résultats sont particulièrement brillants. La francophonie n'est vraiment pas une vue de l'esprit mais une réalité vivante sur tous les rivages de la Méditerranée. Puisse le talent francophone de nos chercheurs algériens susciter un nouvel élan pour défendre la langue française dans toutes ses dimensions internationales.

L'Homme pensif et le penseur

*On devrait distinguer plus nettement l'homme pensif et le penseur,
Sans cependant espérer que cette distinction soit jamais achevée*

Gaston Bachelard, Avant-propos de *la psychanalyse du Feu*
Folio- essais, Gallimard, 1949, p.12

Avec ce numéro¹ de *Synergies Algérie*, c'est un nouvel essai collectif qui est tenté, et pas des moindres puisqu'il s'agit de *littérature comparée et d'interculturalité*. La revue avait déjà abordé des aspects importants de ces questions dans son numéro 3 (*Littérature et mythes*) et dans son numéro 6 (*La littéracie en contexte plurilingue*), mais cette fois le problème est posé dans une dimension plus ouverte tendant à analyser :

des œuvres s'inspirant de thèmes et problèmes voisins mais différemment traités et interprétés en raison de leur éloignement temporel et spatial ;

ou bien une seule œuvre ou un seul auteur (contemporain ou ancien) à partir d'un point de vue censé constituer une clé de lecture majeure pour comprendre, de façon très classique, l'être humain révélé par son œuvre (ou l'inverse) ;

ou enfin, pour une même œuvre contemporaine, la co-présence de symboles hérités d'univers culturels distincts et fusionnant plus ou moins implicitement et complètement au sein d'un texte romanesque pourtant écrit en une seule langue : le français.

L'ensemble du numéro envisage donc la réception du (ou des) texte(s) par un « lector in fabula »² qui peut être l'interprète tantôt pensif, tantôt penseur (qu'évoque Gaston Bachelard) selon qu'on le considère dans sa subjectivité, hypnotisé par ses rêveries, ses hypothèses, son imagination ou même ses convictions, ou *a contrario* dans sa fonction taciturne, ironique, voire dans cette fameuse « vigilance malveillante » sans laquelle, nous dit encore Bachelard (ibid. p.10), « nous ne prendrions jamais une attitude vraiment objective ».

Il y a un peu de tout cela dans ce numéro 7 offert à notre lecture. En voyageant d'un article à un autre, on fait le constat, avec nos auteurs assez unanimes, qu'une œuvre littéraire n'existe vraiment qu'en tant qu'objet d'« appropriation active » selon la formule de Jauss³ - que ne désavoueraient ni Eco, ni Barthes, entre autres - consistant à ne lire et interpréter une œuvre « qu'à partir de notre présent ».

Un chef d'œuvre littéraire (mais la littérature n'est pas seule en cause) traverse les siècles. Les générations qui construisent et reconstruisent son message le font toujours en fonction des valeurs transitoires les plus diverses qu'offre la situation synchronique de sa lecture. « *La vraie admiration est historique* » nous dit Renan, et nous pensons qu'elle doit le rester, même si cette formule aurait peut-être été rejetée – mais ce n'est pas une certitude - par Malraux qui voyait dans l'art *la monnaie de l'absolu*. En fait, pour être « dialogiquement »⁴ (cf. Bakhtine ou Morin) au plus près de la vérité, disons que l'absolu en question est moins dans les différences de lecture qu'on a pu faire d'une œuvre aux époques qui ont suivi sa publication, que dans sa capacité à susciter, quelle que soit l'époque, des interprétations plausibles. On retrouve toujours quelque chose de soi dans un grand texte, sinon, quel intérêt y aurait-il à relire Platon, Montaigne, Assia Djebar ou KatebYacine ?

A quelques exceptions près, les œuvres que s'approprient les auteurs de ce numéro 7 de *Synergies Algérie*, sont en grande partie maghrébines et même – ce qui va de soi – algériennes. On ne sera donc pas surpris que certains des articles posent en hypothèse que le lecteur virtuel de ces œuvres ne peut vraiment en comprendre la signification profonde que s'il est lui-même algérien. La tendance à amoindrir le territoire, donc à réduire du même coup, la portée universaliste de l'œuvre à une dimension nationale, procède sans doute d'une volonté d'affirmer quelque chose de tout à fait légitime sur le plan identitaire, mais ne semble tout de même pas faire l'unanimité. D'autres auteurs, en effet, considèrent que le dialogue d'une œuvre avec ses lecteurs doit rester interculturel et donc chasser le spectre du trop fameux « Choc des civilisations »⁵, chasser aussi une bonne fois pour toutes « le complexe du colonisé » pour dire enfin l'Homme « dans tout ce qu'il a à la fois de vil et de bon »⁶.

En fin de compte, ce numéro de *Synergies Algérie* apparaît comme une somme d'idées fortes qui, en dernière analyse, révèlent une pensée dynamique en constante évolution. Qu'on décèle une sorte d'angoisse profonde dans ces lectures commentées où le roman devient l'occasion d'une quête de soi épousant celle des personnages mis en scène ; qu'on exprime fortement le désir de réécrire la mémoire d'une nation ou d'une région au travers de textes écrits ou de proverbes transmis oralement ; qu'on procède à des retours sur le passé colonial, comme dans le tableau de l'Ecole Normale de la Bouzaréa ou furent formés à une certaine forme d'humanisme pacifique Mouloud Feraoun et Emmanuel Roblès ; qu'on cherche à définir l'écrivain comme une sorte de messenger sacré tant par l'exemple de son œuvre que de sa vie ; qu'on illustre la revendication féministe comme une véritable guerre contre un pouvoir masculin illégitime en dépit des traditions et usages sur lesquels il se fonde ; qu'on mette alors en parallèle Antigone et Fatima (la fille du Prophète), symbolisant toutes deux le refus d'un ordre social humiliant ; qu'on prône la liberté linguistique en s'appuyant sur des phénomènes d'hybridation où la langue française se trouve nourrie par des concepts ou des significations venues de l'arabe ; ou enfin (car il faut bien arrêter quelque part cette phrase ouverte sur l'infini...) qu'on convoque au débat la « sauvagerie » de Colette, la biographie des Amrouche ou le concept de *Tout-Monde* de Glissant... tout ce numéro trouve, dans la citation qui suit, sa justification et même sa profession de foi : « Les mots témoignent de la présence des hommes au monde et de la chaîne des générations tout en étant l'expression de leur humanité ». On ne saurait mieux dire.

C'est probablement pour cela qu'il convient de rendre ici hommage à la création, par et pour l'EDAF, d'un outil aussi précieux que cette revue *Synergies Algérie*. A bien des égards, ce qu'il faut souligner, c'est que le travail de formation à l'écriture scientifique est en soi une véritable recherche, elle-même de nature scientifique, sous réserve que l'acte de recherche ne soit pas, dès le départ, borné aux limites strictes d'une théorie unique. Cette idée, toutefois, est loin d'avoir trouvé son chemin dans l'esprit des hommes de science d'aujourd'hui. On a beau prôner, avec Edgar Morin, la nécessité d'une herméneutique (le mot s'impose tout particulièrement ici puisqu'il s'agit de lire et d'interpréter des textes) ouverte à la complexité, donc rejetant le morcellement des savoirs, on sait que cette vérité de base reste toujours une hypothèse dont la mise en examen en vue de réformes ardemment espérées, est constamment différée. Les disciplines universitaires, même dans le vaste domaine des sciences humaines où de toute évidence elles s'éclairent et se soutiennent mutuellement, constituent un archipel de territoires indépendants les uns des autres, dont les productions intellectuelles sont toujours évaluées séparément à partir de critères en principe non transférables aux territoires scientifique mitoyens. Chacun chez soi.

En s'ouvrant à la jeune recherche scientifique algérienne, en liant utilement son destin à celui de toutes les autres revues Synergies (Pays ou régions) de notre réseau, en prônant l'interdisciplinarité et la coopération humaine avec des partenaires proches ou lointains, aussi différents qu'il est possible (Maroc, Tunisie, Monde Arabe, Monde méditerranéen, Inde, Amériques, Afrique centrale et de l'ouest, Chine, pays scandinaves, pays riverains de la Baltique, Europe du Nord, Europe du Sud-Est, Caraïbes...) notre revue, bien plus qu'un simple trait d'union (ce qui, pourtant, ne serait déjà pas si mal) se positionne comme une Ecole au sens noble du terme, c'est-à-dire comme un lieu où l'on tente à la fois de se former aux méthodes de la recherche scientifique par l'affrontement direct de thèmes liés à l'actualité contemporaine, et par des actes d'écriture qui sont autant

de créations expérimentales évaluées de façon impartiale (à l'aveugle) par un comité sévère.

Si l'on ajoute que cette Ecole n'est pas vouée exclusivement à la formation initiale des chercheurs d'une vaste unité doctorale, mais qu'elle rassemble, dans le même creuset et dans les mêmes publications, des personnalités connues et admirées, à commencer par Edgar Morin lui-même qui est le président d'honneur de l'ensemble du réseau, on comprend que la finalité de *Synergies Algérie* est non seulement de porter témoignage mais aussi d'illustrer par l'exemple la possibilité d'une réflexion acceptant de prendre enfin le risque de la modernité, donc de jouer très concrètement sur l'ensemble du clavier offert par les techniques modernes de communication scientifique.

Ce qui est de plus en plus perceptible au fil des numéros publiés, c'est aussi le partage, évoqué par le titre même de cette préface, entre l'homme pensif et le penseur. *Synergies Algérie*, comme toutes les autres revues du GERFLINT, ne travaille pas seulement sur le quotient intellectuel (le fameux QI des psychologues). Sans être des spécialistes de Goleman, nous pensons que l'intelligence émotionnelle (le non moins fameux QE) est partie prenante dans toute activité, qu'elle soit ordinaire ou scientifique. Un chercheur n'est donc pas, pour nous, un simple répétiteur de concepts puisés dans de savants livres, et plus ou moins bien formé à les caser dans le lit de Procuste d'une dissertation scolaire. Le vrai chercheur doit être capable de « percevoir ses propres émotions et d'identifier celles des autres », comme ce voyageur magique évoqué par Nerval : « *le monde...est si riche et si beau, qu'on ne sait s'il est le résultat exagéré d'idées apprises ou si c'est un ressouvenir d'une existence antérieure et la géographie magique d'une planète inconnue* » (*Voyage en Orient*).

Il nous reste donc l'agréable devoir de remercier tous les auteurs des articles ici publiés ainsi que l'ensemble du comité de lecture pour ses judicieuses remarques.

Notes

¹ Nous reprenons ici le numéro 7 de la revue, consacré au thème *littérature comparée et interculturelité*. Ce texte donne la tonalité générale du projet algérien.

² Titre d'un ouvrage bien connu de Umberto Eco.

³ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 1978 pour la trad. Française, Préface.

⁴ Le dialogisme est la rencontre de deux logiques se nourrissant l'une de l'autre.

⁵ *Le Choc des civilisations*, en anglais *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*⁽²¹⁾ est le titre d'un essai d'analyse politique rédigé par l'Américain Samuel Huntington, professeur à Harvard, paru en 1996 et traduit en français en 1997.

⁶ Citations empruntées à des articles anonymes.